

## CHAPITRE XI

### Clubs de prévention et institutions diverses

#### LA LUTTE CONTRE LA DROGUE A LAUSANNE

##### Déglon

En automne dernier, on a créé dans l'Institut de Médecine Sociale et Préventive de Lausanne un groupe de travail. J'en étais le médecin à plein temps. On devait voir où étaient les problèmes et proposer des plans de prévention.

On s'est rendu compte qu'il nous fallait d'urgence un centre d'accueil et d'information. On a décidé d'ouvrir notre service aux jeunes. On a fait savoir par le tam-tam habituel que chacun pouvait venir librement, sans formalités administratives, gratuitement, sous la garantie du secret professionnel. Malgré le fait que le service soit logé au dernier étage d'un hôpital pour vieillards, avec l'odeur caractéristique et les 3 étages à monter, les jeunes sont venus, et revenus. Très vite, c'était la boule de neige. Malgré le fait que je pouvais difficilement y consacrer plus du tiers de mon temps, j'ai été très vite pris totalement par le nombre de jeunes qui venaient discuter. Il a fallu créer, devant la demande importante, un service d'accueil beaucoup plus structuré.

Comment obtenir très vite les crédits ? Pas le temps d'aller mendier des centimes chez les bonnes gens. C'est un problème regardant la collectivité. Il est important que le gouvernement prenne en charge. Pour sensibiliser le Conseil d'Etat (qui est l'exécutif), on a organisé une soirée avec les représentants du gouvernement et du service de santé. On a donné quelques chiffres, on a passé quelques clichés. On a demandé que l'Etat nous donne de l'argent sans mettre son nez là-dedans.

On a donc créé une association privée. Le gouvernement a donné 200.000 F pour la 1<sup>e</sup> année. On a acheté un vieux chalet de 3 étages à l'orée du bois de Sauvablain, à 10 mn du centre de Lausanne. C'est près de la ville, mais très isolé.

On a ouvert tout de suite. Les premiers jeunes ont commencé à démolir les cloisons, peindre les murs.

Comme personnel, on a 5 postes d'éducateurs-animateurs. On les a choisis en fonction de leurs qualités de contact, qu'ils soient capables d'écouter sans se valoriser eux-mêmes, et de dialoguer. On a ouvert le 1<sup>er</sup> mai. Du 1<sup>er</sup> au 15 juin, il y a eu 240 visites, en 1 mois 1/2, 600 visites. Pour soutenir le rythme, il a fallu trouver des bénévoles.

On a un étage d'accueil, où les jeunes viennent très librement. Grande salle, tentures, divans, tapis, musique. C'est ouvert 24 h sur 24, l'accueil fonctionne jusqu'à minuit-1 heure.

Il y a un étage où il y a des chambres avec des matelas par terre. Chacun décore sa chambre comme il veut. C'est prévu comme un dépannage d'urgence de 2-3 jours, pour des fugues, des conflits familiaux, etc. Très rapidement, ça s'est transformé en un dépannage de 2-3 semaines. Au lieu de fugues, ça a été des gros problèmes avec la drogue.

Les toxicomanes venaient en disant "aidez-moi". On ne pouvait plus concevoir dans la même maison des toxicomanes qui voulaient arrêter et à l'étage en-dessous des jeunes qui viennent pour 2-3 heures pour discuter, etc. Les jeunes qui venaient là pour arrêter supportaient mal une ambiance très ouverte.

Nous avons été vite amenés à trouver un chalet à la montagne pour ceux qui voulaient arrêter, pour qu'ils ne soient pas dérangés par le va-et-vient pendant les premières semaines du sevrage.

Nous voulions d'emblée que ce soit une prise en charge du groupe. Au début, il n'y avait aucune règle. Puis les problèmes ont surgi : cuisine, musique, heures de sommeil. Dans ce type d'expérience, il faut un adulte. Très vite, il naît dans le groupe une tension qui peut être mortelle pour l'expérience, s'il n'y a pas quelqu'un qui sert de catalyseur pour faire descendre cette

tension.

On avait observé ça sur une communauté en ville. C'était 2 appartements de 3 1/2 pièces. C'était 2 filles qui avaient ouvert leurs appartements à tout le monde. C'était devenu insupportable. Les gens sont venus à notre centre d'accueil. Ils ne supportaient plus la permissivité totale où chacun faisait ce qu'il voulait, fumait, dormait n'importe où, se tenait sale... Cette expérience a raté.

Chez nous, le rôle de l'éducateur est de dire à un moment donné : "ça ne va pas. On se réunit et on discute". A ces séances, on a discuté une série de choses. Et d'abord, sur la drogue dans la maison.

Quelques jeunes ont pris du LSD. Alors ceux qui étaient attachés à la maison leur ont dit qu'ils étaient un peu salauds, que la police allait boucler la maison, etc. Les responsables se sont réunis, ont discuté pendant 2 heures comment faire pour dire aux coupables de s'arrêter. On a décidé de faire une grande réunion générale. Et là, les gars eux-mêmes ont commencé à sortir ces arguments. Et on a tous été d'accord que c'était assez sympa pour qu'on n'ait pas besoin de prendre autre chose. On a décidé qu'on ne tripe pas ici. Au début de la séance, tous disaient qu'ils ne supportaient pas les règlements et, une heure après, on a décidé de se fixer des règles. Et ça marche... jusqu'au moment où la tension remonte de nouveau et il faut rediscuter.

Dans la maison, on a des ateliers : céramique-poterie, fabrication de bijoux, de sacs en tissage, travail du cuir, etc. On est en train d'organiser une boutique en ville. On a le projet d'autogérer avec cet artisanat les frais de nourriture. Ceux qui viennent peuvent travailler et payer ainsi leur repas. Il y en a d'autres qui travaillent quelques heures en ville et amènent une partie de leur salaire, ou une boîte de sardines ou un sac de riz... C'est une vie communautaire.

Dans les combles, les bénévoles de la maison vivent réellement en communauté. Il y en a 5 ou 6 qui sont là pour longtemps, qui ont lâché leur ancien boulot pour venir animer la maison. Notre optique est maintenant que n'importe qui peut venir travailler 1 ou 2 mois. Si ça va bien, s'il y a un excellent contact, que l'équipe d'animation croche avec le bénévole, alors au bout de 1

ou 2 mois, par cooptation, le bénévole passe dans l'équipe, et il est alors rétribué. On essaie par tous les moyens de trouver de l'argent - privé, semi-officiel ou officiel - pour payer un peu les bénévoles, au moins leurs cigarettes.

Depuis un mois, nous disposons d'une ferme. C'est à 3 km de notre centre d'accueil. C'est la municipalité qui l'a mise à notre disposition. C'est en train de devenir une communauté thérapeutique. On a là 8 jeunes héroïnomanes qui ont décidé de décrocher. Il y a 2-3 règles, plus strictes qu'au centre d'accueil. C'est un groupe stable, il n'y a pas de gens qui arrivent et qui partent. Il y a de nouveau des ateliers artisanaux, et puis le travail du jardin. On a des hectares de terrain. On a là un couple d'animateurs. J'y vais de temps en temps. On s'aperçoit que dans une ambiance chaleureuse, il n'y a presque pas de problèmes de sevrage. Je n'ai pas besoin de donner beaucoup de médicaments.

Tant au centre d'accueil qu'à la ferme, nous ne considérons pas le toxicomane comme un malade. Nous dépsychiatrisons au maximum. C'est le groupe, l'amitié, le soutien mutuel qui agit. Et d'après les premiers résultats, c'est très favorable.

Depuis 2 mois, nous avons obtenu en pleine ville un appartement de 5 1/2 pièces où on va ouvrir un centre d'information avancé. Ça sera ouvert de 3 h à 9-10 h le soir. Il y aura une infirmière. Il y aura surtout une capacité d'accueil et d'information, un peu comme le JAC (Amsterdam)

## DISCUSSION

### Question

Crédits ?

### Déglon

Les 200.000 F, c'était le 1er crédit pour le 1er centre d'accueil. On a obtenu depuis 600.000 F. Le budget de 1972 sera encore plus haut. On a maintenant 8 postes à plein temps, et ces gens-là sont déjà sur les genoux, tant la demande est forte. Il y a beaucoup de jeunes qui veulent venir travailler comme bénévoles.

On a établi un climat de confiance très sympathique entre la ville et toutes ces organisations. Dès qu'il y a quelqu'un à Lausanne qui flippe, on est tout de suite avertis. Ils nous téléphonent. On va les chercher. Quelquefois, ils nous amènent les gars en bad trip sans nous avertir. Ils nous amènent aussi pas mal de schizophrènes en décompensation etc., parce que, pour eux, dès que quelque chose ne va pas, c'est la drogue.

Les éducateurs peuvent déjà débrouiller le problème, puis l'un ou l'autre médecin peuvent affiner le diagnostic et orienter éventuellement vers un hôpital psychiatrique. Avec parfois des difficultés, parce que les gars supportent mal qu'on enferme un schizophrène, ils ont l'impression "qu'il est bien".

Au début, on envoyait volontiers à l'hôpital les bad trips. Le bon médecin se précipitait avec une seringue. Le gars hurlait encore plus, angoissé. Maintenant, quand on sait que c'est uniquement du LSD, on les garde. Les jeunes qui sont sur place "maternent" le gars en bad trip, à la lumière d'une bougie, avec de la musique douce. On a eu de bons résultats. Souvent, on n'a pas besoin de donner de médicaments. Après une nuit, si ça ne va pas, on peut prendre des mesures plus classiques.

### Gilbert

Vous avez dit qu'il n'y avait qu'une chambre pour les bad trips. Est-ce que ça suffit ? Est-ce qu'il n'y a pas besoin d'être isolé pour un bad trip ?

### Déglon

L'angoisse du bad trip est liée à un état psychotique. Le gars ne sait pas où il est. Il a besoin d'un contact presque fusionnel avec un autre pour le désangoisser. Le problème est de ne pas le laisser seul, il faut une petite lumière et un fond musical. Si on le laisse tout seul, il repart dans son trip et il s'angoisse.

### Louis

Parmi vos bénévoles, y a-t-il d'anciens toxicomanes ? Qu'est-ce que vous faites pour leur formation ?

### Déglon

Au début, on a pris des éducateurs professionnels. On savait qu'ils réussissaient bien, qu'ils avaient de bons contacts. Ceux-

là ont constitué un noyau solide. Puis on s'est aperçu que le fait d'être éducateur spécialisé n'était pas la meilleure approche. C'est même une mauvaise préparation de sortir d'une institution. Car on a alors le réflexe de penser que l'éducateur, c'est le patron. Mais dans un centre d'accueil ouvert, ce genre d'attitude ne pardonne pas. C'est une autorité naturelle qui doit jouer. C'est l'heure de vérité. Il faut avoir une capacité de contact, de dialogue, de compréhension qui passent par-dessus l'attitude du type qui a besoin de s'affirmer au détriment des adolescents. Finalement, on s'est aperçu qu'il n'y avait pas besoin d'avoir fait des études spéciales. On accepte tous ceux qui veulent travailler. On leur dit qu'il faut être sur le tas, qu'on reparlera de tout après 1 ou 2 mois de stage.

On est parti avec une dizaine de bénévoles au mois de mai. Très vite certains sont partis. D'autres ont bien croché. Après cooptation dans l'équipe, ils sont devenus de véritables professionnels, on leur confie des responsabilités.

C'est une véritable équipe. Il n'y a pas supériorité d'une profession à l'autre. Il y a un ingénieur agronome qui s'intéresse à l'éducation. Très intéressant pour notre ferme. Il y a un ex-ébéniste, qui est maintenant devenu responsable...

C'est par la pratique qu'on voit si ça colle. On se fiche des motivations profondes. Si ça ne colle pas, le type s'en va.

La formation, c'est les discussions régulières des problèmes par l'équipe. On a un consultant juridique, un consultant psychiatrique, des consultants gynécologiques et dermatologiques. Ces consultants entrent petit à petit dans l'équipe.

Les statistiques pour les premiers mois sont d'environ 40 % de filles, 60 % de garçons. Ils ont de 14 à 24 ans, essentiellement 17-19 ans. De tous les milieux sociaux.

### Problème des mineurs

On a mouillé le procureur général. Dans cette fameuse séance avec le conseil de santé; il y avait le procureur. Il m'a demandé, quel est l'âge de vos jeunes. J'ai répondu très naïvement, 14-15 ans. Il a fait : "Ah, ah, est-ce que vous avertissez vos parents ?" Je dis "non. Si le jeune ne veut pas, il ne nous appartient pas de trahir sa confiance en allant, derrière son dos, avertir ses parents". Le conseiller d'Etat pour la Justice et Police dit alors qu'en considérant l'article sur la liberté religieuse des mineurs, on peut estimer que le libre recours au médecin fait partie du même problème, donc un mineur est libre d'y avoir recours même contre l'avis de ses parents.

On est donc couvert juridiquement. Il n'empêche qu'on ne peut pas cacher des jeunes en fugue. Ce n'est pas notre rôle, et ça n'avance pas. Le gars qui est en fugue d'institution ou en fugue de chez lui, il ne peut pas rester en fugue éternellement. On lui demande s'il est d'accord pour rassurer ses parents. Neuf fois sur dix, il est d'accord. On téléphone au directeur de l'institution pour l'avertir. On a établi un climat de confiance. Le directeur dit, très bien, quand le gars ira mieux, on en reparlera.

Même chose avec la police. Avis de recherche. Un type est en fugue chez nous. Un petit coup de fil à un tel qu'on connaît bien

de tel service. On dit, on a un fugueur chez nous. "Très bien, on stoppe les recherches". S'il y a du nouveau, on reprend contact.

On peut ainsi envisager en 2-3 jours la situation et trouver la solution. Maintenant, si un jeune est en fugue et ne veut absolument pas le faire savoir à qui que ce soit, on lui dit qu'on ne peut pas le cacher. On n'a eu qu'un cas comme ça. On évite ainsi que des parents furieux viennent fouiner chez nous.

### Gilbert

Quelle est la couche sociale prédominante de ceux qui viennent chez vous ?

### Dégion

Paradoxalement, je dirai que c'est un milieu socio-culturel relativement élevé.

### Michel (Cannes)

Est-ce que vous avez envisagé où ils vont aller vivre après ?

### Dégion

Actuellement, on se pousse aux portillons à la ferme. On n'a pas voulu démarrer avec plus que 8 dans la ferme. Mais on a envisagé avec les architectes de transformer le "rural", à côté, en nouveaux locaux. Puis on s'est dit que c'était totalement idiot d'investir beaucoup d'argent. Ce qui nous plaît, c'est la dynamique du provisoire. On s'est dit qu'on n'allait pas bousiller notre rural, car on allait peut-être faire de l'agriculture plus tard.

On a même pensé qu'il ne faudrait pas construire des pavillons à côté, ce qui ferait de nouveau "institution". On a décidé d'acheter des caravanes. On peut en avoir une excellente pour 15.000 F. Avec 1 ou 2 pièces. On peut les mettre dehors en été, les ranger dans la ferme l'hiver. Ça peut faire un petit groupe logé dans une caravane. Si ça ne nous plaît pas, on peut revendre les caravanes, ou on peut les déplacer ailleurs.

C'est une solution qui nous plaît beaucoup. Elle nous permet de prendre tout de suite 4, 8, 10 jeunes de plus.

On est très conscient du fait que la drogue n'est qu'un symptôme, un problème social, un malaise éprouvé par les jeunes dans le milieu où ils sont. Les aspirations sont diamétralement opposées à celles du milieu. On ne peut pas les replonger immédiatement dans leur "sale milieu". C'est là l'origine de l'échec des hôpitaux, ce rejet après l'accueil dans un milieu privilégié.

On dit à tout le monde, même aux autorités, qu'on se refuse à être des objets de récupération, que notre rôle est uniquement d'apprendre aux jeunes à voler de leurs propres ailes, où qu'ils aient envie de voler : qu'ils aient envie d'aller aux Indes, de devenir anarchistes, de s'intégrer ou non, ça nous est parfaitement égal, pourvu qu'ils le fassent en connaissance de cause et qu'ils soient capables de se débrouiller par eux-mêmes.

On leur apprend à vivre avec leurs moyens. Pendant la 1ère

semaine à la ferme, la drogue agit encore très fort physiquement. Mais ensuite, on leur apprend à s'auto-déterminer.

Et maintenant, on a toute une série d'appartements en ville, dans des vieilles bicoques. On veut éviter la solution aberrante de la chambre en ville - solution inhumaine, atroce. Il y a quelques années, les gens vivaient à la campagne dans un cadre familial. Au fil des années, on a mis des gens en ville, par couples, dans des boîtes d'allumettes. Affectivement, c'était un gros problème. Maintenant, les gens éprouvent le besoin de se regrouper pour vivre.

P

L'expérience communautaire à la ferme est un tremplin pour apprendre à des jeunes à vivre ensemble, avec tous les problèmes que ça pose. On ne va pas les relâcher comme ça, d'un jour à l'autre. Brusquement, on s'aperçoit que certains d'entre eux ont envie de travailler en ville. On leur trouve du boulot. Ils restent encore un peu chez nous, puis, spontanément, ils décident qu'ils vont prendre un appartement en ville et vivre ensemble. On est en train de pousser cette solution. Vivre à 3 ou 4 dans un petit appartement bon marché. Ils se soutiennent ensemble (nous, on peut encore les soutenir discrètement à l'arrière). Ils travaillent à tour de rôle. Ils s'organisent. On n'a pas le droit de refuser ce cycle de vie, qui leur permet une autonomie.

#### Michel (Cannes)

Foyers de jeunes travailleurs : chambres isolées ; interdiction de recevoir des visites dans les chambres ; avoir un travail ; un seul sexe. Foyer très libéral en construction à Cannes pour 200 jeunes filles. Elles auront le droit de rentrer, même en semaine, à minuit. Il y a un poste spécial prévu pour contrôler les allées et venues entre le foyer de jeunes filles et celui des garçons.

#### Scozzesi (ANPE)

Chaque fois qu'il y a un problème important dans un groupe social, il est nécessaire que le point de démarrage pour une solution du problème vienne de l'extérieur. Mais il n'y aura de véritable solution que lorsque le groupe lui-même prend en charge ses propres problèmes. C'est les toxicomanes eux-mêmes qui, un jour, devront assumer le problème de la toxicomanie. Dans quelle proportion les drogués guéris contribuent-ils à la solution, et qu'est-ce que vous faites dans ce sens-là ?

#### Dégion

Il faut distinguer le travail en ville et le travail à la ferme et au centre d'accueil. Dans notre expérience, il faut pousser à tout prix ce travail du jeune sur le jeune. Ça correspond à une thérapie, ça leur sert beaucoup de vivre en communauté.

Mais c'est très difficile pour un jeune héroïnomane qui a décroché d'être remis en contact en ville avec d'autres héroïnomanes. On n'a pas beaucoup d'expérience dans ce domaine. Ce serait plus facile dans le cadre plus structuré de la ferme ou du centre d'accueil.

Par contre, des jeunes qui fument du haschich ou prennent du LSD sont très heureux de vivre en communauté avec d'autres jeunes.



Même quand ils ont arrêté, parce qu'ils ont vu que ça ne résout pas leurs problèmes. Et ceux-là sont alors merveilleux pour s'occuper des autres toxicomanes, même des toxicomanes graves. On a des résultats étonnants avec un ou deux garçons comme ça, qui ont une capacité d'accueil infiniment supérieure à celle d'un éducateur professionnel. Parce qu'ils connaissent les problèmes.

Un jeune m'a dit que lorsqu'il est arrivé au centre d'accueil, on lui a souri. Alors qu'à l'hôpital on lui fait la gueule. Ça l'a étonné. Quand on a des jeunes qui animent une maison, on a une ambiance toute différente que lorsque c'est des infirmiers payés.

### Valas

A propos de ces bénévoles à qui on va procurer un peu d'argent pour s'acheter des cigarettes. Supposons qu'un toxicomane connu et catalogué par la police vienne voir une de ces personnes à qui vous avez demandé de l'argent au début. Il lui dira : "Je ne suis pas médecin. J'ai une grosse expérience de l'héroïne. Pour m'en procurer, j'ai volé etc. J'ai une expérience de la vie marginale qui m'a permis de m'en sortir. J'ai une idée extraordinaire. Je vais créer une ferme et je vais m'en occuper. Donnez-moi de l'argent". Bien sûr, on lui refusera.

### Déglon

Ce jeune n'ira pas voir les autorités. Il viendra vers nous. Il y en a beaucoup qui ont des idées. Certains ont voulu faire un journal, à distribuer dans les bars...

### Valas

Ces toxicomanes, qu'est-ce qui les empêche de créer des fermes ? Vous parlez de la vie collective. Effectivement, il y a un système de valeurs qui s'installe chez les jeunes qui les pousse à la vie collective, à s'acheter des roulottes et des fermes. Mais c'est vous qui reliez ça à un projet thérapeutique en matière de toxicomanie. A nouveau, on utilise un projet d'adultes proposé aux jeunes, on apprend aux jeunes à vivre.

Cette grosse somme d'argent, on vous la donne parce que vous êtes psychiatre, que vous avez un statut.

### Déglon

Non, c'est une équipe. Et je trouve merveilleux que les autorités puissent nous donner de l'argent en sachant très bien qu'ils ne mettront pas leur nez là-dedans (à part l'administrateur qui veille à ce qu'il ne soit pas dilapidé). On est parfaitement libre de l'utiliser. Au point de vue de la conception, il n'y a aucune mainmise. Je trouve essentiel que ça passe par une association privée.

### Scozzesi

Parmi tous les jeunes que j'ai reçus, il y en a beaucoup qui posent le problème de fond. A savoir, le problème d'une société qui refuse aux jeunes la possibilité de vivre, même avec les meilleures initiatives possibles. C'est un fait. Les jeunes toxicomanes n'ont pas le droit, pour le moment, de proposer la solution. C'est bon qu'il y ait des initiatives extérieures, mais la solution définitive revient aux toxicomanes eux-mêmes. A Lausanne, un jour leur gouvernement les aura, mais si dans le groupe, il y a d'anciens toxicomanes, alors ils ne les auront pas aussi facilement.

## ASSOCIATION DU TYPE DAYTOP EN ANGLETERRE

### Miss Miles

Cette association est composée exclusivement d'anciens toxicomanes. Ils ont créé des maisons. Ils se sont organisés, sans aucun contrôle de l'extérieur, pour faire leur propre thérapeutique.

En Angleterre, c'est fait avec des crédits de l'état. Ce sont des gens du Daytop de Harlem qui ont proposé au ministère de l'Intérieur anglais, qui commençait à s'inquiéter de l'extension de la toxicomanie parmi les jeunes à Londres, d'y ouvrir une maison. On leur a dit oui, mais uniquement si vous acceptez qu'on vous adjoigne un psychiatre, un psychologue et une travailleuse sociale. Ce qui a été fait.

La maison marche depuis 1 an. Il y a 25 grands héroïnomanes. Pas question de gens qui prennent des petits cocktails LSD-haschich. Ils viennent là soit sur leur propre demande, soit adressés par les hôpitaux, soit à la suite d'une arrestation avec obligation de se soigner (ça existe aussi plus ou moins en Angleterre).

La pression est un peu différente en Angleterre. A partir du moment où un toxicomane est déclaré, ce n'est plus un délit. Il a le droit d'avoir une dose minimum de sa drogue en s'adressant à un centre.

Il n'y a pas du tout de passage, de va-et-vient, Les gens font une demande d'admission. Souvent on les fait attendre. Ils visitent la maison. On leur demande de réfléchir. Il faut qu'ils soient très motivés pour y rentrer.

Comme à Daytop, il n'est pas question de continuer à se droguer dans la maison. On considère qu'à l'entrée, ils sont déjà désintoxiqués, par exemple dans un hôpital. Même si ce n'est pas le cas, qu'ils prenaient encore de la drogue la veille de leur entrée, il n'est pas question d'en prendre dans la maison. Et pratiquement, il n'y a pas de drogues dans la maison. Alors que pendant la cure de désintoxication à l'hôpital, il y a du prosélytisme, on se passe des trucs.

La collaboration des anciens toxicomanes, devenus thérapeutes, avec le personnel technique pose des problèmes

Ça change le caractère de l'expérience. C'est fait en tant que projet de recherches sur 2 ans. Le ministère va ensuite revoir la question et décider si oui ou non il donne d'autres crédits pour ouvrir une série de maisons du même genre.

Pour le moment, ça marche, avec des incidents, des problèmes. Il y a aussi des bénévoles, qui sont généralement du coin (c'est dans la banlieue de Londres). C'est une grande maison, avec des chambres individuelles, je crois, et aussi par 2 ou 3. Il n'y a pas d'activité du type formation professionnelle. Toute l'activité consiste à faire tourner la maison : cuisine, ménage, téléphone.

Et aussi présenter la maison aux visiteurs. N'importe quel résident est capable de présenter aux fonctionnaires de passage et aux étrangers les méthodes de la maison, ce qu'il a trouvé, comment il était avant, comment il est maintenant. Aucun résident ne suit un cours de formation pour son travail au dehors.

Un des problèmes importants posés par le psychiatre et le psychologue, c'est la difficulté de proposer d'autres images d'identification au toxicomane que celle de thérapeute des toxicomanes. C'est un peu un cercle vicieux. Les gens qui viennent de Harlem (ils sont très jeunes, ils ont de 20 à 30 ans, avec souvent un passé de 6 ou 7 ans de drogue, 2 ou 3 ans à la maison de Harlem) espèrent pour les résidents de Londres que ceux-ci deviennent thérapeutes dans des maisons comme ça. Les malades ont la même espérance. Ça implique un monde à part. Ça implique qu'ils ne réintègrent pas la vie normale. Un des thèmes de conversation actuels est la question : quoi faire pour cela !

Quelqu'un ici a parlé de décalage matériel et psychologique entre la vie dans la maison et la vie dans laquelle ils vont être plongés en sortant. Or, en Angleterre, les grands héroïnomanes sont plutôt d'un milieu ouvrier des grandes villes. Ils ont généralement des grosses difficultés économiques et de gros problèmes sociaux. Ils sont souvent sans grande qualification professionnelle, leur avenir n'est pas du tout aisé. Il est assez difficile de trouver un projet pour eux. Ce n'est pas du tout fait dans cette maison. Je ne sais pas comment on résout ce problème ailleurs.

## DISCUSSION

Sur une question de Valas, Miss Miles répond :

Il n'y a pas du tout d'accueil des jeunes. Il n'y a que des toxicomanes. Et c'est uniquement la réadaptation après la désintoxication.

### Question

Systeme sexuel ?

### Miles

En principe, tout se passe au grand jour. Tout le monde discute pour savoir si un tel peut maintenant sortir et avoir des relations avec des gens en dehors de la maison, ou s'il peut avoir des relations avec une autre personne de la maison. Et il y a une chambre de la maison réservée à cela.

C'est un système thérapeutique très autoritaire. C'est le groupe lui-même qui est autoritaire. Le groupe dit au résident : "vous n'êtes pas assez mûr pour avoir des relations à l'extérieur des relations qui soient utiles pour évoluer. Quand vous le serez, vous en discuterez avec nous, on en parlera tous ensemble." Et on aboutit à ce système de la chambre spéciale. En fait, il y a beaucoup plus de liberté que ça.

### Malades adressés par les hôpitaux

A l'hôpital, on leur dit : "voilà l'adresse d'une maison qui peut-être vous acceptera, allez les voir". L'hôpital ne prend pas rendez-vous pour eux. Ils viennent, ils ont une entrevue avec plusieurs personnes différentes. Ils reviennent une autre fois. Il faut qu'ils fassent la demande eux-mêmes. Quand la maison accepte des gens qui viennent sous pression, généralement ça ne marche pas.

Le règlement sur les relations sexuelles dans la maison a été fait par l'association Daytop, c'est à dire par les toxicomanes. Le personnel technique trouve que c'est un peu excessif comme contrôle du groupe sur l'individu.

Tout le groupe, pas seulement les anciens, participe à cette décision sur les relations sexuelles. En fait, ça ne se passe pas aussi ouvertement que "untel avec une telle". Mais quand on passe au statut d'ancien dans la maison, on a plus de liberté qu'un nouveau. Il y a une hiérarchie.

### Valas

Vous avez dit qu'il n'y a pas le désir de réintégrer la vie normale. Alors, qu'est-ce qu'ils deviennent ces gens-là ?

### Miles

Je n'ai pas dit qu'il n'y avait pas de désir. J'ai dit qu'il y a problème, parce que personne ne sait quoi proposer pour la réintégration dans la vie normale. Par exemple, quelqu'un

arrive de Glasgow où il a travaillé 6 mois comme poète. Ensuite, il a lâché son travail. Il décide de décrocher trois ans plus tard, après avoir pas mal traîné, et en mauvais état. Ensuite, il s'intègre dans la maison, il accroche bien. Qu'est-ce qu'il va faire en sortant ? Les thérapeutes eux-mêmes ne font pas une grande valorisation des activités professionnelles. Ils ont décroché eux-mêmes souvent très jeunes.

Les résidents sont égalitaires dans les réunions. Théoriquement Mais en plus des réunions de tout le monde, il y a tout de même une nouvelle hiérarchie de créée : les membres supérieurs de la hiérarchie des toxicomanes et des thérapeutes, auxquels s'adjoignent les 3 personnes du dehors. Il y a certaines décisions qui sont prises par ce comité-là et qui passent par-dessus la tête des autres. Il y a donc quelque chose de changé. Mais théoriquement, il y a égalité. Par exemple, dans les réunions, on entend dire n'importe quoi par n'importe qui.

#### Valas

J'ai entendu dire que dans les Daytops américains, quand on ne respectait pas le règlement, on était viré assez sauvagement.

#### Miles

Oui, tout le monde se réunit et on discute. Et quelqu'un peut être viré sauvagement. Par exemple pour introduire de la drogue dans la maison. Ils peuvent demander leur réadmission. Je ne sais pas si on les reprend. Je ne travaille pas moi-même à cette maison, c'est ma soeur qui y travaille. Mais l'expulsion est rare. Il y a tout un système de sanctions avant d'en venir là.

#### Louis

Je me demande si de parquer ensemble les grands toxicomanes n'est pas aussi dangereux pour eux que c'était pour les grands alcooliques.

#### Orsel

Il y a 50 % d'anciens toxicomanes qui repartent dans la vie. Il ne faut pas croire que c'est un piège. Ça ne veut pas dire que ceux qui s'en vont reprennent tous de la drogue. Ceux qui s'en vont, c'est ceux qui ne supportent pas l'ambiance.

#### Louis

Et ceux qui s'en sortent, c'est au prix de quel renforcement d'un sur-moi ? Ce n'est pas beau à voir ! Quand on entend le discours de quelqu'un qui est allé à Alcoholic Anonym...

#### Valas

On est en train de discuter entre spécialistes de la drogue, et on a réussi à confier les Daytops aux plus grands spécialistes de la drogue, à savoir les anciens toxicomanes

Quand les Rolling Stones ont organisé leur festival à Los Angelès, ils ont confié le service d'ordre non pas à la police mais aux gens qui sont censés foutre le bordel aux Etats-Unis, aux Hell Angels. On a vu ce qui s'est passé, hein ! La police a été drôlement bien faite. C'est ce qui se passe dans les Daytops

Quand il parle d'un renforcement du sur-moi, il a bien raison les gars. Car le drame, ce n'est pas les gens qui restent dans l'institution, qui après tout fournit une forme de vie. Il y a aussi des gens qui sont heureux dans les asiles. Il y a aussi des gens dont le destin est d'être en prison et de pouvoir y vivre. C'est choquant, mais c'est une réalité. Par contre, le drame est pour ceux qui ne supportent pas le milieu et qu'on vire : les marginaux qu'on éjecte d'un milieu qui est censé les aider. C'est ceux-là qui m'intéressent. C'est pas ceux qui restent à Daytop.

C'est très bien après tout, que quelqu'un s'adresse à un thérapeute, qu'il voit les choses différemment. Mais ça m'inquiète que, chaque fois qu'un marginal n'est pas toléré dans un milieu, on l'expulse. On l'a bien démontré hier. Les hippies expulsent les héroïnomanes, d'une façon très sauvage. Expulser un toxicomane d'un milieu parisien, ce n'est pas trop grave. Mais expulser d'un milieu hippy, au départ, quelqu'un qui se drogue à l'héroïne, c'est quelque chose de dramatique.

### Michel (Cannes)

On parle tout le temps de toxicomanes très jeunes, de 14-15 ans. Or le propre de l'adolescence, c'est un certain manichéisme, la tendance à se regrouper dans un clan qui secrète ses propres lois et qui, pour l'application de ces lois, se montre beaucoup plus intransigeant que le groupe adulte correspondant.

Je crois que tu as raison de poser le problème de ces anciens toxicomanes qui deviennent impérialistes. Ce n'est pas à eux exclusivement qu'il faut laisser le soin de régler le sort des autres. Ils ont toujours très vite tendance à dire : "moi je suis au-dessus parce qu'il y en a un autre en-dessous". Et là - c'est peut-être un peu tranquillisant, ce que je vais dire - peut-être que les médecins, c'est à dire des gens un peu plus vieux, un peu plus souples et plus humains, un peu moins manichéens, ont un rôle à jouer. Ils peuvent peut-être amener cette idée de tolérance réciproque, de ne pas être le seigneur de quelqu'un d'autre. Je crois très modestement qu'on a quelque chose à faire. Avec peut-être aussi l'image d'un père ou d'une mère qu'on leur donne : ce n'est pas contradictoire, toutes ces choses-là.

### Miles

A Daytop, ils s'occupent bien sûr de ne plus être toxicomanes, mais surtout ils se demandent pourquoi ils se droguaient.

### Femme

Vous arrivez à guérir les toxicomanes ?

### Dégion

Ça dépend de ce qu'on appelle guérison. Et d'abord, est-ce qu'un toxicomane est malade ? Si un héroïnomanes demande lui-même de décrocher, c'est une demande. S'il peut se passer de se piquer. Le problème est : peut-on lui donner autre chose que l'héroïne ?

### Hervé

Les hippies qui font des voyages psychédéliques au LSD, c'est très différent des junkies à l'héroïne. Ils vivent en groupes séparés par eux-mêmes. Il ne peut y avoir exclusion puisque ce n'est pas le même groupe. En plus, c'est complètement contraire à toute l'idéologie hippy.

T. M. S.

Bill

Je vais vous expliquer ce que c'est que le TMS. C'est un club de musique monté il y a 1 an 1/2 par une dizaine de musiciens folk.

Il y a une permanence, ouverte en principe tous les après-midi, jusqu'à tard la nuit. Moins régulier l'été. Information sur la folk music. Cours de banjo et de guitare, qui permettent à certains d'entre nous de vivre. Discothèque et bibliothèque. Chaîne stéréo. Tableau de petites annonces. Boîte à messages, pour ceux qui passent et n'ont pas de domicile fixe. Boîte à courrier, style poste restante. Téléphone. On peut laisser des bagages. Renseignements sur les endroits par chers, troquets et tout ça.

La principale activité, en fait, c'est une espèce de café où on vient discuter, faire de la musique, prendre contact. Il y a toujours un guitariste ou une guitariste. Comme n'importe quel café : on discute de n'importe quoi. Si on pouvait fumer, on fumerait.

On a beaucoup de demandes d'hébergement, Festivals : Malahaverne ou Malaval. On centralise les renseignements les départs. Pour Malahaverne, on a fait partir trois cars du TMS.

Tous les jeudis soir, il y a un folk-club. Carte à 5 F, après on paie 3 F. Le fric sert à améliorer la sono, dans l'avenir on pourra organiser un petit festival.

Cette année, il y a eu 1.800 adhérents. Mélange de Français, Américains, Hollandais, Anglais. On paie les chanteurs, 30 F chaque fois qu'ils passent. On y passe nous-mêmes : on se paie nous-mêmes. Pendant le folk-club on fait des annonces (hébergement, etc)

Bénévolat. On ne peut pas dire vraiment qu'on est des bénévoles, parce que ça nous rapporte beaucoup de contacts avec les MJC, foyers de jeunes, etc, où on se produit nous-mêmes.

Au départ, la musique pop se faisait avec électricité et le folk sans électricité. Maintenant la différence n'est plus valable. Le folk est plutôt la musique de la

nature, quelque chose comme ça. Le pop c'est plutôt la musique installée. Le folk, c'est quelque chose qui voyage. Il y a des différences de niveau de vie. Au festival de Malaval, on est reparti les poches vides, parce qu'il n'y avait plus d'argent pour nous. Tous les musiciens pop avaient demandé des gros cachets, il n'y avait plus d'argent pour les musiciens folk

### Hervé

Le TMS a participé aux journées folk de Paris. On a obtenu d'utiliser le Centre Américain du Boulevard Raspail gratuitement. Le TMS a organisé ça avec les Catacombes, qui est un endroit un peu différent, où, une fois par semaine, n'importe qui peut aller chanter ou écouter gratuitement ; et avec Le Bourdon, club de folk basé plutôt sur le folklore français, qui fait des soirées payantes.

Les trois journées folk : peu de publicité, car capacité du lieu est limitée. Nourriture gratuite. Le 1er jour, on a fait payer 3 F aux gens (il y a eu une certaine résistance). Les autres jours, on a obtenu que l'entrée soit gratuite. Il y avait des ateliers où on expliquait l'origine des instruments folk (pas seulement la guitare, mais des vieux instruments récupérés, dont les artistes ont fait quelque chose d'assez extraordinaire).

Il y avait des sortes de cours collectifs pour les débutants ; des séances où chacun peut monter sur la scène et faire ce qu'il veut ; et le soir, des concerts.

Quelque chose de caractéristique pour le folk, c'est un certain refus du culte de la personnalité. A Malataverne, par exemple, il n'y avait aucune tête d'affiche pour mobiliser les foules. Il y a eu d'ailleurs beaucoup plus de gens qu'on n'attendait. Il y a dans notre société des tas de gens qui ont quelque chose à dire, et qui le disent bien, mais qui ne veulent pas entrer dans le système commercial. Le folk, c'est beaucoup ça. Les trois jours folk étaient sur ce principe. Du point de vue "artistique" (oh, je sais, je n'aime pas beaucoup ce mot, je sais dans quelle société on est) c'est extrêmement intéressant.

La drogue, on s'en foutait complètement. Les gens fumaient si ça leur faisait plaisir. Au moins ceux qui, dans la société, s'emmerdent, qui sont constamment sous



des contraintes, avaient enfin quelque chose qui leur plaisait. Et peut être quelques-uns se sont arrêtés de se piquer. Mais même s'ils se piquaient là, on s'en foutait.

### Gilbert

Le 3e jour, les gens ont pu manger avec le bénéfice des 2 autres journées. Nous avons eu un bon accueil des commerçants qui ont favorisé l'acquisition de différentes denrées.

### Bill

Thème des chansons folk : en général, chansons de voyage. Aussi le blues. C'est un état d'âme triste, mais avec beaucoup d'espérance. Dans le blues, en général, le moment actuel est très dur, mais au loin il y a le soleil.

## D I S C U S S I O N

### Louis

La plupart des chansons sont en anglais. Ça me fait rigoler quand tu parles des thèmes de voyage, etc. Qu'est-ce qui les comprend ?

### Hervé

Nous sommes complètement américanisés. Les gars s'intéressent énormément aux traductions. Mais les musiciens chantent en anglais. Qu'est-ce que tu veux y faire ?

### Orsel

Le folk est une musique traditionnelle. Elle fait référence au père, à la mère, au grand-père, au terroir. Les pieds dans la terre. Ça sent l'herbe humide. C'est d'une chaleur ! C'est totalement différent de la musique pop, de la violence qu'on peut y sentir à certains moments.

### Bill

Le pop et le folk tendent à se mélanger, il y a une mode dans ce sens. A Malaval, il est apparu que la musique pop était installée, et c'est pour ça que les jeunes attendaient beaucoup de la musique folk.

### Gilbert

Je crois qu'il y a beaucoup de solidarité entre vous, il y a une différence de mentalité. Dans le folk, on partage.

## LES CLUBS DE PREVENTION EN FRANCE

### 1° - Flavigny

Il se trouve que je suis médecin et psychiatre. En quelle occasion ai-je pu prendre contact avec les gens qui se droguent ? Dans les institutions, on considère le sujet comme un malade, ou du moins le sujet pense que le médecin le considère comme un malade. Je me demande si beaucoup de drogués ne préféreraient pas être considérés comme des délinquants, comme avant. Tout au moins on reconnaîtrait ainsi leur protestation contre la société. Dans ces conditions, et compte tenu de la faiblesse de nos moyens thérapeutiques dont on a beaucoup parlé ces jours-ci, je crois que le rôle du psychiatre se réduit à donner des informations, des conseils, d'aider un certain nombre de gens dans la société. Dans une institution qui n'est pas très ouverte, les relations que le psychiatre peut avoir avec le sujet posent un problème.

J'ai par contre l'occasion de me trouver, comme d'autres, en contact avec des drogués dans ma vie personnelle. Et là, les contacts sont absolument différents. On est sur un plan d'égalité, de relations humaines vraies, et le drogué apparaît comme une personne très différente. Ce qu'on aperçoit alors le plus, c'est le danger de faire des catégories. J'ai horreur du mot drogué comme j'ai horreur du mot blouson noir. Parce que derrière les catégories, on isole les personnes, on les oublie et on les rejette. Qu'on les considère comme une élite ou comme des mécréants, de toute façon on les met à part. Ce n'est pas une façon de considérer leur originalité, tout ce qu'ils ont de personnel, de très différent les uns des autres. Les drogués sont tout aussi différents que toutes les personnes qui sont ici et toutes celles qui sont dans le monde. Ils ont chacun leur histoire, leur passé, leurs difficultés. Et, ce qui est beaucoup plus important encore, ils ont chacun leur avenir. On ne peut pas les unifier en disant : "ce sont les drogués".

A travers ces manifestations - la drogue chez les jeunes, ou, auparavant, les bandes d'enfants ou les blousons noirs - on retrouve toujours d'une part une protestation contre la société, qui n'offre pas la

place qu'il faut à un certain nombre de jeunes, lesquels se sentent dans un grand malaise, et d'autre part un appel à une possibilité de communication, à une possibilité qu'un certain nombre de personnes leur fassent confiance.

Si l'on prend contact avec eux, comme avec toutes sortes de jeunes qui expriment ce malaise, il faut entendre cet appel à la relation, à la communication, à une chaleur humaine, qui est la principale demande qui s'exprime.

Si les clubs et équipes de préventions ont abordé le problème des drogués, c'est par conséquent dans cette orientation : un certain nombre de personnes avaient envie d'établir des relations amicales avec des gens qui eux-mêmes en exprimaient le besoin. Au-delà, ils ont cherché à répondre aux demandes qui s'exprimaient. Le nom de "clubs de prévention" est donc très mauvais. C'est plutôt une réunion de personnes qui ont envie d'établir cette relation, ou plate-forme, d'accueil ou d'échanges. Elles ont suivi des développements très différents suivant les groupes au sein desquels elles sont nées.

Le terme groupes de prévention n'a pas d'autre sens qu'administratif. Se mettre dans cette catégorie, c'est le seul moyen de demander l'aide de certaines administrations.

Les isolés, ou les familles, ou des équipes plus importantes (club, foyer ou restaurants ouverts dans d'autres buts) établissent les relations sur la base de cette plate-forme.

Le médecin n'y a pas de rôle particulier. Il y a l'aide technique qu'il peut apporter, à un grand héroïnomane par exemple. Mais il y a aussi l'homme qui se trouve au contact des gens sans se poser la question de sa profession. De même que l'ingénieur, ou l'ébéniste de Lausanne, peuvent être des personnes humaines, il arrive que le médecin aussi puisse être une personne humaine. Mais il est à ce moment-là dans une toute autre relation.

Car ce qu'attendent les jeunes qui sont en difficulté avec la société, c'est avant tout de rencontrer des personnes qui ne les jugent pas, et qui ne les enferment pas dans des institutions. Je remercie beaucoup

tous ceux, et en particulier les étrangers de Hollande, des Etats-Unis, d'Angleterre ou de Lausanne, qui ont à plusieurs reprises exprimé des choses qui nous paraissent fondamentales mais qui sont très difficiles à faire passer en France, parce qu'en France il faut être dans le juridisme, dans le légalisme, dans les formes et respecter des structures.

Or si nous voulons répondre à la demande, il ne faut pas être institutionnalisé, il faut des structures aussi peu existantes que possible.

Il y a quelques années, une jeune fille nous avait été adressée de Fresnes. C'est tout à fait exceptionnel, parce qu'en général les contacts se font de bouche à oreille. La fille est venue dans une famille qui aime recevoir les jeunes. Il était entendu qu'elle devait venir quelques jours après sa sortie. Elle leur a dit : "je vous remercie, mais je ne reste pas une minute de plus". Elle avait un numéro de France-Soir dans la poche, où un groupe parisien décrivait comment ils recevaient des jeunes dans des familles. Elle leur a dit : "Je connais les centres et les institutions. Je pensais rencontrer des personnes. Je ne resterai pas dans une institution, aussi ouverte soit-elle." Je crois que c'est un exemple frappant : des jeunes, dans cette situation, veulent rencontrer des personnes, et pas des structures.

Ceux qui offrent cette relation aux gens qui en ont envie ne doivent pas être avant tout des professionnels - je rejoins la remarque de Déglon tout à l'heure - mais ce qui est essentiel, c'est la personne (qu'elle soit professionnelle ou non) beaucoup plus que la fonction. L'éducation a un rôle, mais s'il veut véritablement répondre à la demande, c'est d'être véritablement une personne.

Importance de l'anonymat. Pendant un certain temps nous ne connaissons que le prénom de celui qui vient.

Danger de la publicité. Si on se place sur un plan de relation amicale, on ne voit pas comment, entre amis, on va pouvoir en parler à la radio ou à la télévision sans déformer le sens de la relation.

Le problème de la drogue, à mon avis, n'est pas un problème médical, un problème de technicien. C'est

un tout petit secteur du problème qui regarde le médecin, le psychiatre, le policier ou le juge, chacun dans sa technique. Le problème de la drogue, comme celui des inadaptés juvéniles (inadaptés dans les deux sens : la société n'est pas adaptée à eux comme eux ne sont pas adaptés à la société), ces deux cas posent avant tout un problème social et un problème humain. Certains jeunes sont en difficulté de pouvoir établir des communications. C'est en répondant à l'endroit où se pose le problème, dans la société elle-même, que l'on peut satisfaire en partie la demande. En partie, c'est à dire en ce qui concerne la demande de l'individu et du petit groupe. Je n'aborderai pas l'aspect de la réponse qui consisterait à transformer la société.

La forme qu'a pu prendre l'expression de la relation amicale a été très diverse. Les clubs dont on parlait tout à l'heure sont des plate-formes d'accueil. Leur comportement vis à vis de ceux qui se droguent à été très divers. Ceci pour des raisons particulières dont ils vous parleront mieux que moi, mais aussi pour une raison commune qui est la diversité de l'implantation. On parlait l'autre jour du New Horizon de Londres qui est près de Soho. Ce n'est pas la même chose que d'être à grande distance des drogués. Quand on est à Saint Germain des Prés comme le groupe de l'Abbaye, ce n'est pas comme d'être en banlieue.

L'entourage conditionne probablement le comportement devant le mélange -drogués-non-drogués-, devant le prosélytisme.

## 2°- Fille de l'ANEF (rue des Cannettes)

En ce moment, on n'a plus de local. Mais on va faire comme si le club existait toujours. Le club est ouvert de 9 h du matin à 10-11 h du soir. C'est un club de loisirs. Les activités sont organisées suivant la demande des gens. On a des ateliers d'expression corporelle, de guitare, d'accompagnement. Atelier de poterie. Atelier où on tape des enveloppes à la machine pour se faire un peu d'argent.

Il y a des repas, midi et soir.

Atelier de couture : une personne aide les gens à faire leurs vêtements.

L'équipe est composée d'éducateurs et d'animateurs. Les gens qui viennent sont ceux qui fréquentent le quartier. Ils n'y habitent pas forcément. On voudrait que viennent les employés de maison, mais ils ne viennent pas encore.

C'est un quartier de loisirs, mais il faut avoir de l'argent. On essaie de répondre à la demande de loisirs : nos activités sont gratuites ou très peu payantes, juste pour rembourser les frais, par exemple, si on fait un objet et qu'on l'emmène. Mais si on veut faire de la terre pour le plaisir et qu'on ne l'emmène pas, on ne paye pas.

Les repas coûtent 3,50 F ou 4,50 F suivant qu'on a une carte d'adhérent ou non. Il y a une période où on interrompt nos activités et où les gens peuvent venir se laver, moyennant 50 centimes. C'est dans la cuisine, ce n'est pas confortable. On propose parfois aux gens de se faire un peu d'argent de poche en faisant le ménage. La cuisine est faite par les animateurs ou par les gens, ça dépend comment ça se présente. On mange bien (pas toujours, ça dépend qui fait la cuisine).

On a été obligé d'interrompre nos activités depuis assez longtemps à cause des voisins. C'est un appartement qui a 70 m<sup>2</sup>, au 1er étage d'un immeuble bourgeois (bourgeois ou non, ça ne change d'ailleurs pas, du moment qu'il est habité).

Ce n'est pas un club de drogués. C'est un club de jeunes. Il y en a certainement qui se droguent. Ils ont 16 à 25 ans, il y a quelquefois des gens plus âgés.

Notre expulsion : on a reçu un coup de téléphone de la police (on ne sait plus maintenant si c'est vrai) disant qu'on n'était pas dans les normes de sécurité, qu'il fallait fermer. Ou bien on devait limiter à 12 personnes. On est parfois à 60 dans une pièce, une cuisine, une entrée. S'il arrivait un pépin là-dedans, ça aurait été très embêtant.

A 9 heures, on arrête les activités et on mange. Quand on fait la cuisine, il y a un groupe de guitare qui fonctionne dans la cuisine. Il y a un danger physique, c'est vrai. On a limité un peu le nombre des gens. Mais c'est une situation intolérable pour tout le monde. On a rejeté des gens : et ça, nous on ne le peut pas.

L'histoire de St Laurent du Pont a servi pour faire fermer les lieux qui gênent les autorités.

### 3°- Discussion générale

sur les MJC (en particulier celui de la Fontaine St Michel) et la libre circulation des beatniks, marginaux, etc.entre l'Abbaye, Cannettes, cette MJC et la rue. Pour ou contre la ségrégation entre les marginaux et les "bons enfants" du quartier.

### 4°- Equipes d'amitié de la cité de la Courneuve

Cité de 4.000 logements, environ 20.000 habitants, construite par l'office d'HLM sur un terrain très restreint. On trouve dans la population beaucoup de rapatriés d'Algérie, Tunisie, etc... et des ethnies très différentes. On a relogé là des gens qui venaient d'Afrique du Nord et des gens qui encombraient la population parisienne (je me permets ce mot), qui vivaient dans les ex-taudis.

L'Office a demandé aux équipes d'amitié de s'inscrire dans un programme socio-culturel global. Après plusieurs rencontres, on a accepté de venir s'implanter sur la cité, dans la mesure où un certain nombre d'activités étaient prévues : assistance sociale, maison de jeunes, centre culturel, cinéma, etc...

Nous avons commencé, comme presque toujours, par un travail de rue. Echanger avec les gens dans la rue, essayer de comprendre, servir de pont entre les gens, et entre eux et différentes administrations.

Ça fait 10 ans que la cité est construite. Il n'y a toujours pas de club, ni de maison de jeunes. Il y a peu, voire point, de services sociaux. Des locaux ont été construits, qui étaient beaux au départ et qui ont subi toutes les dégradations.

Il nous a été très difficile de servir de pont et de lien entre des maisons de jeunes qui devaient exister et des jeunes qui n'arrivaient pas, pour des raisons diverses, à s'inscrire dans des activités plus traditionnelles.

Après avoir rencontré des jeunes dans la rue, ou à travers les mères de famille, etc., on a essayé de répondre à des besoins, quelquefois très terre à terre, tels que les allocations familiales, l'emploi, le logement des jeunes. Puis les jeunes ont demandé l'ouverture d'une MJC. On n'a pas pu, par manque de crédits, mais on a ouvert un club.

Il n'y a pas de carte d'inscription, pas de droit d'entrée. Il y a des gens qui habitent au-dessous. Il y a des problèmes à cause des escaliers de chaque côté. Il faut rencontrer ces gens, discuter, ré-expliquer. Il y a des problèmes avec les concierges, car les gars s'installent un peu partout.

L'équipe de 3 éducateurs fait marcher le club 20 h par semaine à peu près. Il nous semblait important d'en faire une base d'échanges pour le groupe ; mais aussi de préserver le caractère non-institutionnel ; sauvegarder les relations personnelles de l'individu dans son propre milieu au lieu de re-créeer un milieu privilégié ; continuer le travail de rue.

On a essayé de rencontrer les travailleurs sociaux des différentes administrations existant dans le secteur, de façon à faire bouger les choses et mettre en place les équipements qui manquent, étant donné le nombre de gens vivant dans la cité.

Nous avons essayé de nous servir des événements que la presse a abondamment rapportés. L'opinion a réalisé que construire 4.000 logements et entasser 20.000 personnes en hauteur, ça pose quelques problèmes. Nous avons exposé les besoins aux administrations, présenté des projets.

Le club ne représente pas grand'chose : nous avons 300 gars qui passent. Mais nous voulons des assistantes sociales dans le centre social construit depuis quelques années.

La drogue pour nous n'est pas un problème en soi. Elle circule dans les diverses ethnies, par ex. la population nord-africaine a apporté avec elle le haschich. Notre attitude, vis à vis des gars qui sont venus fumer au club, a été de prendre des sanctions. Devait-on devenir une fumerie clandestine, ou laisser l'individu libre de faire son choix ? Ça nous a été très difficile, mais nous avons dit aux gars : "je ne suis pas d'accord



pour que tu fumes ici".

Dans le club, on n'a aucune activité propre. On a seulement un bar, un table de ping-pong, un baby-foot et un flipper. C'est un support pour la communication. Les activités sont extérieures. Par ex., si les gars s'intéressent à la pop-music, on va avec eux dans les endroits où on en fait. Ou on part à 4 ou 5 faire du judo dans un club. On ne veut pas faire une ségrégation parmi les gens que nous rencontrons. On veut qu'ils s'expriment comme bon leur semble. A nous de faire la liaison entre l'organisme qui reçoit et les gars (règlements, etc)

On a voulu accueillir les gars qui fumaient et qui faisaient de la musique, mais avec la restriction qu'ils ne fument pas à l'intérieur du local. Mais on voulait discuter avec eux, partir avec eux dans des soirées, etc...

## D I S C U S S I O N

### Hervé

Je ne suis pas d'accord. On a été avec des gars dans des locaux archi-réacs. Il ne nous viendrait même pas à l'idée de dire aux gars qu'ils ne pouvaient pas fumer. S'il y a un problème, on l'assumera. Mais si on fait autrement, on joue au flic.

### Courneuve

J'ai fait un autre choix que le tien. Il n'y a pas que le problème de drogue. Il y a d'autres problèmes sociologiques importants. Si on veut rester ouverts, il faut faire des choix.

### Hervé

Vous êtes dans des locaux HLM. Je peux te faire participer à un conseil d'administration d'HLM. S'il y a un gars sur place pour gueuler un bon coup, c'est un moyen d'action comme un autre.

### Valas

Il a raison de dire que la drogue n'est pas un problème en soi. Les autres problèmes exercent une

pression bien plus grande.

Gilbert

Toi, Hervé, tu es dans un local appartenant à une nation étrangère. Les flics ne peuvent pas y venir.

Hervé

Lui, à la Courneuve, étant donné le manque d'équipements pour les jeunes, il peut très bien aller à une assemblée générale des actionnaires et manger le morceau.

Valas

Il vaut mieux un révolutionnaire vivant qu'un révolutionnaire mort. La police serait bien contente de foutre son nez dans une affaire de drogue. C'est complètement con, pour un problème qui n'en est pas un, de prêter le flanc à la répression.

Hervé

Je trouve ça magnifique ! On te la fait faire toi-même, cette répression.

Gilbert

Hervé, tu n'es pas sûr que la saison prochaine, ça ne sera pas fermé. Et pour ton local non plus. Si le Narcotic Bureau informe l'administration, les jeunes qui en bénéficient depuis de nombreuses années ne pourront plus en profiter.

Flavigny

Il n'y a pas que le problème de la police. Il y a aussi le contexte. On ne peut pas raisonner de la même manière à St Germain des Prés ou à la Courneuve. L'essentiel est de garder le contact, de ne pas se faire rejeter. Une grande partie du travail se fait en dehors et exige de maintenir la relation avec les jeunes.

Orsel

Il n'y a pas que les jeunes. Il y a le contact avec les gens dans la cage de l'escalier. C'est comme ça que varie le niveau de tolérance d'une société et ce qu'elle peut assumer.